

L' ambulance MATHIS

À la fin du printemps 1915, Ludwig, qui a quitté son Alsace natale depuis 4 ans pour l' Angleterre, est responsable d'une flotte d'ambulances de la British Red Cross en Champagne et il manque de conductrices.

Plusieurs d'entre elles sont blessées, l'euphorie des engagements du début du conflit n'est plus là et la BRC est engagée sur plusieurs fronts.

Il lui arrive souvent de se retrouver au volant d'une Crossley, particulièrement pour les missions dangereuses où il évite d'envoyer ses jeunes conductrices.

Ce matin, il doit partir tout près du front, pour se mettre en attente dans une clairière choisie par l'État-Major afin d'y récupérer d'éventuels blessés.

Il roule dans la brume matinale et à un moment sa carte lui indique de prendre à gauche, mais la voie n'est pas praticable. Il prévoit alors de continuer vers le front, tourner plus loin à gauche et revenir en arrière.

Au bout d'un moment, il a la sale impression d'avoir franchi les lignes allemandes, mais le chemin est à cinquante mètres et il continue.

Les tirs sont très proches et il accélère dans le chemin empierré pour rejoindre le plus vite possible le couvert de la forêt.

Après un kilomètre, dans un virage à gauche, il voit dans le fossé une ambulance Mathis, utilisée par les Allemands, à demi renversée dans le fossé.

Il s'arrête pour voir si le véhicule peut être récupéré, ces fourgons Mathis étant très performants.

L'endroit est calme, il s'est éloigné du front et il descend de sa Crossley, fait le tour du véhicule accidenté. Peu endommagé, ce sera une excellente prise.

Il remonte sur le chemin et voit à dix mètres un homme en uniforme allemand, assis contre un arbre, apparemment blessé, qui pointe sur lui un revolver de service...

Ludwig s'arrête de marcher et par réflexe crie en alsacien, sa langue maternelle — "verschieß mir nît" (ne tire pas sur moi) !!

Surpris d'entendre cette langue, l'homme abaisse son arme immédiatement.

Les deux hommes se dévisagent, Ludwig lui dit... «Franz? »... Il répond «Ludwig?» et ils tombent dans les bras l'un de l'autre.

Franz, son ami journaliste de Strasbourg, a comme la plupart des jeunes alsaciens intégré l'armée du Kaiser.

Il a une mauvaise blessure à la jambe qui l'empêche de marcher. Ludwig le dépose dans son ambulance et fait demi-tour pour le conduire au centre de triage, d'où les blessés, quel que soit leur uniforme, sont dirigés vers des hôpitaux, en Angleterre si les

blessures permettent le voyage. En le quittant, il lui demande instamment de ne faire aucune référence à son prénom, pour tout le monde, il se prénomme Lewis.

Puis, il fonce à son bureau pour appeler Archibald de Woodmansey, son ami du ministère de la guerre.

Il lui explique que comme lui, Franz est alsacien, qu'il est ambulancier et demande qu'il soit renvoyé dans ses foyers après être soigné.

Archibald lui promet de faire ce qu'il peut et après un moment de silence, lui dit qu'un gradé des services secrets veut le rencontrer et lui demande de rentrer à Londres.

Ludwig accepte, comprenant que le sort de son ami Franz est en jeu, et fait le point avec son principal mécanicien à qui il confie la gestion des véhicules pour deux à trois jours.

— Le front a un peu reculé, tu en profiteras pour aller récupérer l'ambulance Mathis avec Bill.

— Ça ressemble à quoi ton ambulance?

Ludwig fouille dans son tiroir et lui montre une carte postale de l'usine Mathis.



— Hum, on verra ça demain.

Ludwig part avec le prochain convoi de blessés pour l'Angleterre.

Arrivé à Boulogne-sur-Mer il accompagne une ambulance jusqu'au port.

Puis un bateau militaire lui fera traverser la Manche jusqu'à Folkestone où il prendra un train pour Londres.

Les conditions de voyage sont épouvantables, l'odeur pestilentielle et il se prend à rêver à ses luxueux voyages en galante compagnie il y a moins d'un an!

En arrivant, il ne reconnaît pas Victoria Station transformée en véritable camp retranché.

Il se rend dans l'endroit convenu où un militaire l'attend au volant d'une Crossley pour le conduire dans un austère bâtiment près de Tower Bridge et, durant le trajet, ne reconnaît pas Londres.

Très peu d'hommes dans les rues, de longues files d'attente devant les magasins et de nombreux chevaux tractant des canons antiaériens embouteillent les rues encore si vivantes l'été dernier.

Arrivés à destination, le militaire l'accompagne dans un long couloir et le fait patienter dans un minuscule bureau.

Un homme finit par arriver, grand, maigre, avec une petite moustache et affublé d'un tic à l'œil droit. La voix nasillarde est toute aussi antipathique que le personnage.

Il explique à Ludwig que Londres est, grâce à sa position insulaire, très bien protégée de toute attaque maritime.

Mais ils craignent des massives attaques aériennes, les Allemands faisant de très gros progrès en aviation.

La première menace aérienne vient des fameux Zeppelin.

Ils volent à 3 000 mètres d'altitude et ces ballons dirigeables peuvent éteindre leurs moteurs et dériver en silence pour lâcher leurs bombes par surprise. Ils envisagent de rapatrier une partie des avions au combat pour protéger Londres.

L'homme lui rappelle qu'il connaît sa véritable identité, sa nationalité allemande et les services qu'il a rendus à l'Angleterre notamment lors d'une mission sur ces fameux Zeppelin.

Puis, il en vient aux faits. En apprenant qu'il avait ramené son ami Franz, les services secrets ont eu l'idée qu'il pourrait, au volant de son ambulance, sillonner le front pour trouver des soldats allemands blessés et vu qu'il est lui-même allemand et parle leur langue, profiter de leur état pour obtenir des informations, ce qui permettra à l'état-major de décider où ils peuvent alléger la présence aérienne pour ramener ces avions à Londres...

Il regarde fixement l'homme, se lève doucement et lui dit en serrant les dents «vous ne parlez pas sérieusement, j'imagine... » puis sort en claquant la porte devant l'air ahuri du planton.

Il se rend à pied jusque chez Archibald qui le reçoit avec joie... En lui demandant s'il voulait prendre un bon bain... Il est vrai qu'il arrive du front et dégage une forte odeur.

Archibald lui dit de donner son uniforme pour être lavé, ayant la même taille, il lui prêtera des vêtements convenables et inodores.

Les deux hommes éclatent de rire.

Ludwig a l'impression d'être revenu un an en arrière, rien n'a vraiment changé si ce n'est que le diner est un peu plus frugal, très relativement toutefois.

danmotley ©Chassés Croisés déposés Bnf